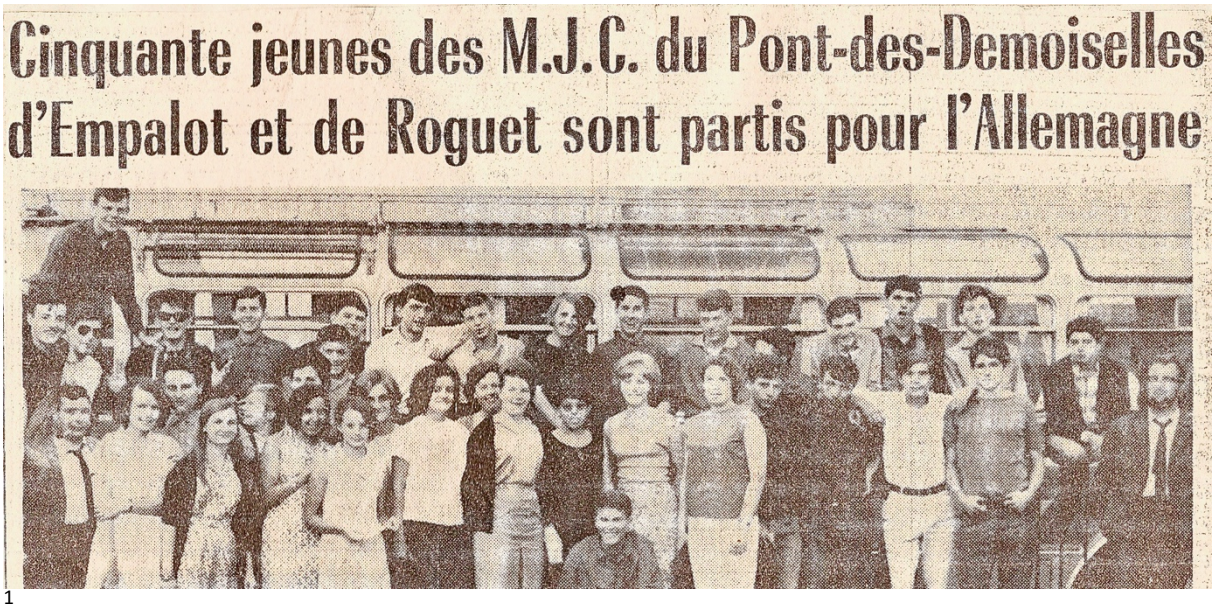
Au pied du mur

Berlin 1965

Nous sommes là, sans pouvoir dire un mot, estomac noué. Autour de nous silence et désolation. Des immeubles délabrés aux fenêtres murées, des barbelés rouillés qui hérissent un haut mur de parpaings gris. Tous les cinquante mètres, des miradors où campent des vopos, mitraillettes au poing.
De l'autre côté de cette frontière, en zone soviétique, des gens attendent depuis quatre ans un improbable laissez-passer qui leur permettrait de rejoindre leur famille dans la zone Ouest où règnent liberté et prospérité économique.
Le groupe de jeunes a cessé ses rires.
Le but de notre voyage, avec les M.J.C. de Toulouse : prendre conscience de ce drame, conséquence de la dernière guerre.


Cinquante jeunes des M.J.C. du Pont-des-Demoiselles d'Empalot et de Roguet sont partis pour l'Allemagne

[1]

Tout avait commencé une semaine plus tôt dans l'insouciance et l'excitation du départ.

15 août : Toulouse. Romans
Six heures.
Un brin de cafouillage pour récupérer les jeunes de la Cité Roguet, ceux d'Empalot et du Pont-des-Demoiselles. Tout le monde est en retard. Yeux ensommeillés, sacs mal ficelés, parents inquiets.
Une mère me confie personnellement *son petit Christian*, un gros et grand garçon de quinze ans renfrogné, l'air balourd. C'est la première fois qu'il quitte maman.

[1] Article du journal "La Dépêche du Midi " édition de Toulouse : 16 août 1965.

- Vous veillerez à ce qu'il se ménage et prenne ses trois comprimés par jour pour son asthme.

Il a une petite pharmacie dans sa valise bien rangée**.** Les recommandations n'en finissent plus.

- Tu te tiendras bien, ne prend pas froid à Berlin et ne te baigne pas n'importe où !

Le gamin fait la tête. Il s'assied devant moi dans le bus.

Nous prenons la route vers huit heures. Les jeunes somnolent et nous aussi.

Avant le départ, j'ai voulu jeter un œil sur la pharmacie de secours. Le chauffeur m'a remballée. Ce n'est pas son premier voyage et il sait comment soigner les jeunes.

- Ne vous en faites pas, ma petite dame, j'ai ce qu'il me faut sous la main. Aspirine et Alka-Seltzer pour les cuites. Mercurochrome et Sparadrap pour les coupures. Pommade contre les piqûres d'insectes et Dramamine pour les empêcher de dégueuler. Je n'ai pas besoin d'une infirmière, sauf s'il me faut un bouche-à-bouche !

Bon, j'ai compris. J'ai affaire à un imbécile qui veut le pouvoir dans son bus. La suite le confirmera. C'est lui qui impose l'itinéraire et les haltes. Bernard, organisateur et son épouse Marie, n'ont pas grand-chose à dire**,** et nous encore moins.

Arrêt café à Carcassonne, juste le temps d'apercevoir la Cité médiévale se détachant sur un ciel pur. Le chauffeur sirote son café. Nous avons plus de deux heures de retard sur l'itinéraire prévu.

- Vous êtes en vacances**,** les jeunes. Mais moi, je bosse !

Babette, l'enfant terrible du groupe, le surnomme *Duconneau*. Les jeunes rigolent dans son dos.

Il fait très chaud, une halte était prévue sur la plage de Sète. Monsieur refuse d'emprunter un certain pont réservé aux véhicules légers, de plus il n'aime pas l'eau, donc pas de baignade. Pause repas dans les vignobles près de Montpellier, l'air est embaumé par les essences de pins, soleil brûlant.

Nîmes. Visite des arènes romaines et de la *Maison carrée* qui aurait grand besoin d'être rafraichies. A l'heure fixée, impossible de récupérer deux beautés. Il faut arpenter la ville à leur recherche. Elles arrivent l'air égaré : elles ne retrouvaient pas le bus.

Le Pont du Gard semble laissé à l'abandon. La route passe sur l'aqueduc romain, imposant et superbe. Nous tentons de croiser la caravane d'un Belge qui ne veut pas faire marche arrière et le bus ne passe pas !

Caméra au poing, Bernard filme la scène avec application. Nous devons ramener un reportage sur notre périple.

Longue route monotone, nous somnolons.

La maison des jeunes de Romans nous attend pour le repas du soir. Trois heures de retard, nous y arrivons à la nuit tombée. Un château au milieu d'un parc et des bâtiments ultramodernes pour nous loger. Repas plateau avec choix du menu. Le luxe.

Et une chambre au mobilier suédois pour nous accueillir, Guy et moi, jeunes mariés.

Le 16 : Romans-Strasbourg

Départ huit heures**.** L'atmosphère du bus commence à se détendre. Le jeune Michel ne se sent pas bien. Pour ne pas déranger Monsieur le chauffeur, je lui fais avaler deux comprimés bleus de Nautamine.

Christian, le fiston à sa maman fait sa mauvaise tête. Il nous oblige à fermer les vitres malgré la chaleur et ingurgite consciencieusement ses petits cachets.

Après avoir traversé Valence, petite ville animée, nous gagnons Lyon par l'autoroute : 16 francs pour le bus.
A midi, halte ravitaillement à Bourg-en-Bresse. Nous nous dirigeons vers l'épicerie la plus proche pour acheter biscuits et boissons à distribuer aux jeunes. Il faut lutter contre la concurrence de notre chauffeur qui a fait le plein de boissons et biscuits et les vend au prix fort.
Surprise à notre retour, le car n'est plus là !
Nous passons une bonne heure à le chercher dans la ville. Monsieur a trouvé une place à l'ombre et ne cache pas son mécontentement de nous voir distribuer des *Bichocos* et des bouteilles d'Evian.
Nous sommes en hypoglycémie et Marie s'emporte vite. Le chauffeur en prend pour son grade. Il s'en fout. Des bonnes-femmes qui râlent il n'en a rien à faire.
- Toutes pareilles, ce sont les hormones qui les travaillent !

Marie a les yeux qui lui sortent de la tête. Elle va le gifler ? Mais non, elle se retient. Le groupe des filles la soutient.
Nous reprenons la route et traversons l'admirable paysage des Dombes, marais poissonneux envahis par des nuées de hérons cendrés. C'est dans ce cadre que nous allons pique-niquer. Au menu : petits pois en conserve et tranches de petit-salé fumé, ce sera le même menu durant tout le voyage.
Traversée des vignobles d'Arbois, passage devant la maison de Pasteur à Dole, elle est couverte de lierre. Nous longeons Besançon et admirons la forteresse construite par Vauban.
La radio distille les tubes du moment. Adamo de sa douce voix un peu cassé nous susurre
Mais laisse mes mains sur tes hanches…
Hervé Vilard berce nos somnolences.
Capri, c'est fini,
Et dire que c'était la ville
De mon premier amour…

Il fait nuit noire quand nous arrivons à Belfort. Les jeunes sont affamés et un peu abrutis. Frites et jambon dans un restau bon marché. Nous traversons Colmar vers dix heures et arrivons à Strasbourg une heure plus tard.
Difficultés pour entrer dans l'auberge, le bus trop haut ne passe pas le porche. Nous devons tous y remonter pour faire contre poids.
Dans les dortoirs : filles d'un côté, garçons de l'autre. Elles, calmes. Eux, turbulents. Je dors au-dessous de Marie. Six heures de sommeil court mais profond.

Le 17 : Strasbourg-Frankfort
Tous dans le bus à huit heures pour pouvoir passer le porche. Bernard filme, l'ambiance est à la rigolade.
Visite de cette ville étonnante avec ses maisons typiques, ses fleurs aux balcons. La pluie gâche un peu le spectacle et notre appareil photo s'est coincé.
Nous achetons des sucettes au caramel pour tout le groupe au grand dam du chauffeur qui a des sucreries à vendre.
Les autochtones sont accueillants mais il est parfois difficile de communiquer. On les entend parler en alsacien et certains ont du mal à nous comprendre. Les commerçants

font répéter. Même les agents de police semblent décontenancés par notre accent du midi, ça énerve Monsieur le chauffeur qui leur répond grossièrement.
Dans une immense brasserie typique nous commandons des beefsteaks et des frites, repas bon marché. Pour la choucroute, il faudrait attendre. Et puis certains n'aiment pas… Dommage !

Le soleil de l'après-midi tape dur quand nous franchissons la frontière sans trop de difficulté. Chaque jeune doit présenter son passeport et l'attestation parentale autorisant leur sortie du territoire. Mauvaise surprise : on doit s'acquitter d'un droit de passage de 300 francs, non prévu dans le budget serré. Tant pis pour les *Bichocos.*
Les autoroutes sont gratuites, héritage de l'Allemagne nazie, nous ne les quitterons plus jusqu'à Berlin. Trajet monotone entre des forêts de sapins sombres comme la nuit. Nous fermons les yeux en nous tenant la main.
Et voilà Christophe qui remet ça à la radio.
Et j'ai crié, crié, Aline, pour qu'elle revienne…
Mais qu'elle revienne son Aline et qu'il nous laisse somnoler en paix !
Pour se tenir éveillé**,** le chauffeur qui l'adore monte encore le son.
- Il a dû connaitre une Aline**,** font les filles en rigolant.

Michel Delpech nous chante Laurette.
C'était bien, chez Laurette quand on faisait la fête…

Heidelberg : tout le monde descend pour visiter le château.
Magnifique panorama sur la ville. Premier contact avec cette langue rude**.**
On commande : *ein bier, ein limonade.* C'est de la citronnade que le garçon pose sur la table d'un air furax, je ne sais pas pourquoi. Je paye en deutsche mark. Le garçon réclame avec autorité un pourboire, me montrant la pièce que je dois lui remettre. J'ai l'impression d'être dans un film de guerre. Je me rendrai compte, plus tard, qu'il a exigé une somme égale au montant de la consommation.
Méfiance désormais.

Huit heures du soir. Auberge de jeunesse de Francfort.
Va falloir se mettre au pas. Discipline germanique. On nous présente le *führer* : le chef. Bouh ! ça fait mal au ventre d'entendre ce mot. Pas commode le mec. Il nous fait un laïus d'arrivée en mauvais français guttural. Les jeunes rigolent derrière son dos, il se met en fureur**,** nous menaçant du doigt. Bernard ne sait plus où se mettre.
Betits Français indisciblinés !
Nous sommes arrivés trop tard pour le repas du soir qui se prend à six heures. On nous sert quelques restes et même une glace pour le dessert.
Achtung ! Achtung !
A dix heures**,** le *führer* nous boucle **:** tout le monde au lit.
Schnell ! Raus !
On se croirait dans un camp de prisonniers de guerre, mais rien n'empêche les jeunes de rigoler. Dictionnaire en main, Babette et Françoise tiennent des discours en allemand à deux beaux garçons. Flirts en puissance ?
Au bout d'un moment, les mecs éclatent de rire : ils sont de la Creuse !
Les filles sont déçues, elles qui s'appliquaient pour ne pas faire de faute de grammaire !

Guy file chez les garçons avec la couverture qui lui sert de sac de couchage. Zut alors !

- Attendons Berlin, on aura une chambre pour couple, me dit Marie, Bernard s'en est occupé.

La douche commune est plutôt frisquette : une grande pièce et des pommeaux de douche accrochés tous les deux mètres. Pas de rideau. Les filles du Nord, Allemandes, Suédoises et autres, font leur toilette sans la moindre gêne en faisant balloter leurs seins, s'attardant avec un naturel nordique dans leur entrecuisse. Elles rient, se savonnent entre elles. Marie et moi, nous lavons pudiquement, dans un coin, tournées vers le mur. Les Allemandes de moquent et nous lancent un gant humide.

Les lits sont superposés sur trois étages et ça tangue là-haut. Reste le rez-de-chaussée : au moins je ne risque pas de tomber. Je m'enroule dans le sac de couchage couleur kaki de camouflage. Je m'endors comme une masse.

Dans le dortoir des garçons, ça chahute. Ils sont penchés à la fenêtre s'amusant des ébats de deux homos qui se *roulent des pelles* comme ils disent.

Guy et Bernard, qui sont allés rétablir le calme, se feront sortir de là à coup de pieds au derrière par le *führer* qui leur hurle aux oreilles.

Le 18 : Frankfort-Kassel

Réveillés tôt, au son d'une musique militaire, nous allons visiter Frankfort sous un soleil magnifique.

Guy et moi nous échappons en amoureux. Le groupe par moment ça fatigue. Bernard aura les yeux sur la troupe. Longue promenade, admirant au passage *der dom*, la cathédrale et les bateaux qui filent le long du Main.

Achats de cartes postales, timbres et enveloppes : un peu d'anglais fait l'affaire pour être compris. Nous terminons dans un café, sirotant du Coca-cola, mon premier. Bof… pas terrible.

Deux heures plus tard**,** nous reprenons la route.

Midi. Halte dans une aire de pique-nique au milieu, encore, d'une forêt de sapins, avec tables, bancs et poubelles. Les Allemands sont bien organisés, il faut de l'ordre en toutes choses.

Les garçons sortent le matériel de la soute. Petits pois en conserve transvasés dans une gamelle géante pour les réchauffer sur le camping gaz, pâté, corned-beef et fromage. Bernard filme, Jacques dirige les travaux de cuisine**.** Pas tout à fait au point, mais ça va venir !

Petite sieste sous les arbres**.**

A nouveau l'autoroute monotone et la radio : les Beatles et les Shadows s'égosillent.

Les jeunes du car adorent, mais impossible de somnoler en rythme : j'en viens à regretter Aline !

Trois heures de route, main dans la main, et nous sommes à Kassel. Ville entièrement reconstruite après la guerre suite à un gigantesque incendie.

L'auberge de jeunesse semble moins stricte que la précédente mais le couvre-feu est aussi à dix heures. Le repas vite expédié nous attend, avec les fameux cornichons géants vaguement sucrés et le pain noir infect.

Guy et moi partons aussitôt à la rencontre de la ville. Nous croisons un jeune Allemand perdu qui nous demande *der jugend herberge*, un des rares mots que nous connaissons en langue teutonne. Nous lui indiquons le chemin en anglais. C'est beau le bilinguisme…

Nous léchons les vitrines en rêvant devant les prix modestes. La politique de renflouement de l'économie par les USA se fait sentir : 350 francs le poste de télé, des transistors à moins de 50 francs.
Dans un petit bistrot, un juke-box nous régale de la douce voix de Françoise Hardy *Mon amie, la rose.* Puis Johnny Hallyday se met à rugir.
Les gens m'appellent l'idole des jeunes …
Faut croire qu'on est déjà vieux **:** l'idole des jeunes nous casse les oreilles.

Retour à l'auberge à dix heures pile pour éviter de payer l'amende. Douche presque froide. Dans le dortoir des filles, grand chahut, ça rigole, ça saute sur les lits qui vacillent.
Les Allemandes, arrivent à une heure du mat, moitié ivres, chantant à tue-tête. Elles allument, ça rouspète. Elles dorment à poil malgré la fraîcheur qui entre par les fenêtres ouvertes, l'une d'elle fait de l'escalade au-dessus de moi, j'en prends plein la vue de sa touffe rousse.

Le 19 : Kassel-Berlin
Levés aux aurores, nous reprenons la route. Le chauffeur a fait le plein de son bar ambulant et continue de vendre les bières allemandes au prix fort des bières françaises. Son petit trafic lui fait le mois double, il ne s'en cache pas. Bernard est en furie, lui en fait le reproche, l'autre s'en fiche.
Mêlez-vous de vos affaires, ça ne vous regarde pas !
L'autoroute nous mène tout droit vers la frontière de l'Allemagne de l'Est dans laquelle Berlin est enclavé. Il est presque midi quand nous passons, sans difficulté, la frontière côté Ouest.
Mais pour aller à l'Est, quelle histoire !
Outre nos passeports, Ils exigent la liste dactylographiée des occupants du car en trois exemplaires. Elle n'a pas été faite. Bernard repasse à l'Ouest et se fait prêter une machine à écrire pour taper le document.
Nous restons à l'Est sous surveillance.
Officiellement nous sommes un groupe folklorique. A noter que nous n'avons ni costume ni instrument de musique et que nous n'avons jamais répété la moindre danse de groupe, même la plus rudimentaire.
Bien sûr les douaniers et les policiers ne parlent pas un mot de français, pas même d'anglais. Heureusement nous avons le jeune Alain, bilingue car sa mère est allemande.
Nous réchauffons nos boites de petits pois et sortons le corned-beef pour un repas, sur une piste cimentée et surchauffée, sous l'œil des *Vopos* qui ont scrupuleusement inspecté l'intérieur et le dessous du car avec des miroirs adaptés, sur roulette, au cas où se cacheraient quelques clandestins.
Quand ils ont terminé, les garçons s'emparent des miroirs et les passent sous les jupes des filles qui protestent. L'ambiance est à la rigolade pour tromper l'attente un peu angoissante.
Trois heures pour taper les trois listes avec un doigt et sans papier carbone sur une machine au clavier allemand dont les lettres sont inversées.
Nous remontons dans le car tandis que Bernard va présenter ses documents à l'Est.
Nouvelle attente et… nouvelle tuile.
Ce ne sont pas trois exemplaires qu'il leur faut**,** mais sept !
Alain a-t-il mal compris ?

Rebelote.
Marie est à la limite de la crise de nerfs. Je lui bassine les tempes avec de l'eau plus ou moins tiède.
Nouveau passage à l'Ouest de Bernard et sa machine à l'étrange clavier sur laquelle les fautes de frappe le guettent.
Sourire du chauffeur : son petit commerce marche à fond. Les jeunes assoiffés descendent les réserves de bière et coca. Pour nous, j'ai fait suivre deux gourdes en alu que je remplis d'eau deux fois par jour, ça nous suffit.
Les *vopos* nous font descendre du car. Nouvelles inspections. Ils nous désignent un endroit sur l'herbe où nous pourrons attendre, sous surveillance. Perchés sur leurs miradors ils nous scrutent avec des jumelles.
Trois nouvelles heures d'attente, ça chahute un peu, ça roupille beaucoup.
Enfin, ça y est !
Nos passeports sont contrôlés un à un, les photos observées attentivement, le tampon vert est enfin posé indiquant l'heure précise de notre départ qui sera contrôlée à l'arrivée au cas où nous aurions lambiné en route, avec je ne sais quelles intentions louches.
Passé le *no man's land*, encadré par des barbelés et des tours de guet à *vopos,* nous prenons le couloir d'autoroute qui conduit à Berlin et dans lequel nous ne devons faire aucune halte. Interdiction formelle de descendre du bus jusqu'à la capitale. Pas de pause pipi. Même urgente.
Changement de décor, ce ne sont plus des forêts que nous traversons mais des immenses champs de blé, non encore moissonnés, de maïs ou de houblon. Des cultures à perte de vue, sans la moindre haie. Les petites propriétés ont disparu. A l'Est, c'est le règne des communautés. On a saccagé le paysage pour la rentabilité.

La nuit est tombée quand nous arrivons à proximité de la grande ville, avec six heures de retard. Nouveau contrôle avant de quitter l'Est.
Tout le monde descend, parqués dans un coin. Inspection minutieuse du car, fouilles et miroirs par dessous au cas où... Les projecteurs de *vopos* sont braqués sur nous depuis le haut de la tour. Dans la nuit, c'est un peu angoissant mais nous rions et chahutons dans notre volière grillagée. Le chauffeur pique une colère.

- Vous êtes inconscients ou quoi ? Tenez-vous tranquilles si vous ne voulez pas vous retrouver dans un camp de travaux forcés !

Les jeunes pouffent de rire. Lui, il crève de trouille. Nerveusement il avale les cacahuètes de son bar ambulant, sans en proposer autour de lui. Je fais circuler mon sachet de pastilles Vichy. Le sucre calme l'angoisse.
Enfin, on nous laisse remonter dans le bus.
Il est neuf heures quand nous arrivons à l'entrée de la ville. Nous pénétrons dans la banlieue et roulons une trentaine de kilomètres avant d'atteindre les faubourgs de la ville tentaculaire.
Berlin est une mégapole, six fois plus grande que Paris.
Dans l'obscurité nous cherchons notre route. Malgré le jeune interprète, ce n'est pas facile. Le chauffeur est énervé. Enfin, un automobiliste complaisant s'offre pour nous servir de guide. Nous n'avons plus qu'à le suivre. Hélas, il se perd aussi dans le dédale des avenues identiques. Finalement, c'est un jeune cycliste qui nous sert de guide. Perché sur le marchepied du bus, Alain, écoute ses indications et les traduit au chauffeur. Nous

faisons ainsi une dizaine de kilomètres avant de découvrir la *Jugengastehaus* qui s'étire, imposante, dans un coin de banlieue.
Ouf !
En raison de l'heure tardive on nous sert un repas froid : pain de mie, beurre et charcuterie. Nous dévorons.
Enorme déception pour Guy et moi. Nous serons séparés pour dormir. Zut et flute ! Bernard a *oublié*, affirme-t-il, de réserver des chambres pour couple. Résultat, Guy se retrouve en dortoir tandis que Marie et moi bénéficions d'une agréable chambre à deux lits, qui aurait été si romantique pour des amoureux.

Le 20 : réception à l'Hôtel de ville
Rendez-vous à neuf heures avec Boris**,** notre guide, un grand garçon efflanqué qui parle français avec l'accent autrichien. Tour de ville commenté : cent kilomètres pour contourner le centre de la cité.
Ville détruite et reconstruite, larges avenues à perte de vue, trottoirs aussi vaste**s** que des rues. Magasins somptueux, immenses brasseries aux murs de verre qui semblent vivre dans la rue. Tout semble trop grand, trop luxueux. On y sent la présence américaine et l'argent qui y est injecté, par défi à l'Est tout proche qui a les yeux rivés sur cette vitrine miroitante.
Boris nous présente le *Kurfürstendamm* dominé par la cathédrale bombardée, *la dent creuse*, comme ils disent. Ils l'ont laissée avec ses blessures en rajoutant une audacieuse nef octogonale ultramoderne et un clocher du même style.
Une belle réussite. Il fallait oser.
Visite d'un quartier neuf, résidentiel où tous les architectes européens sont venus travailler de la Suède à l'Italie. Notre Le Corbusier y est en belle place. Partout, des jardins à l'anglaise regorgent de fleurs et de recoins charmants. Balcons fleuris, pétunias et géraniums en cascades, comme en Alsace.
Eglises modernes reconstruites sur les ruines des anciennes. Un clocher en spirale pour celle qu'ils surnomment *la perceuse des âmes*.
Nous passons par le colossal stade olympique construit en 1936 par le régime nazi pour accueillir les jeux. Au passage, sans pouvoir nous y attarder, nous apercevons le Mur de la honte qui coupe la ville en deux.
Retour à l'auberge pour notre premier repas berlinois. Il sera identique à tous les autres : *kartoffels* en sauce et charcuterie. Desserts ignobles : cornichons ou tomates sucrés ou marmelade acide.

Nous sommes attendus à l'Hôtel de ville pour une conférence en notre honneur.
Un édile, portant barbe rousse, et parlant admirablement notre langue nous expose le problème de sa ville amputée, sous administration militaire des alliés.
Elle est divisée en trois secteurs : français, anglais et américain. Berlin, vitrine du monde occidental libre, est enclavé au milieu d'un océan communiste.
Les Allemands de l'Est se sont empressés de rejoindre cet eldorado. Entre 1949 et 1961, trois millions d'entre eux fuient le régime communiste pour se réfugier à l'Ouest mettant en péril l'équilibre de la RDA. Pour stopper cette hémorragie, en août 1961, au milieu de la nuit, des équipes de maçons, sous protection policière, mettent en place 165 kilomètres de barbelés. Un mur suivra, haut de presque quatre mètres équipé**s** de 300 miradors, d'un

no man's land et d'un second mur plus bas. Malgré tout, des familles entières risqueront leur vie pour échapper à l'enfer communiste. Certains seront abattus.
Il ressort que les Allemands de l'Ouest ne voient pas d'issue possible à leur problème politique. Notre conférencier est pessimiste sur l'avenir de la ville dans laquelle la mortalité est supérieure à la natalité. On voit, en effet, peu de jeunes enfants. Il écarte même l'idée d'une possible réunification.
Trop de choses les séparent maintenant.
Nous sommes consternés et silencieux. Peu de questions quand tout à coup, notre chauffeur, qui somnole dans un fauteuil au fond de la salle, prend la parole.

- Vous vous plaignez mais je me demande ce que vous attendez pour vous en sortir ! Nous, on a eu la Résistance et on a bien su vous fiche à la porte !

Stupeur.
Le conférencier reste bouche bée. Bernard se lève, essaie de nuancer, de dévier sur un autre aspect du sujet. Comment les familles vivent ces séparations. Jacques s'en mêle et la discussion s'élève. Ouf !
Explication avec le chauffeur à la sortie. Il le prend mal et s'énerve d'autant qu'avant d'entrer, dans une mauvaise manœuvre, il a accroché une voiture sans laisser de mot d'excuse. Il se comporte en pays conquis.
Bernard est furieux et lui demande désormais de s'abstenir de questions.
Au moment de monter, un jeune remarque un mot glissé sous les essuie-glaces du bus. Il le lit à haute voix :
*Cher**s** amis français, je ne parle pas bien votre langue mais je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue à Berlin.* Signé *: un gendarme allemand*.

Après un repas identique à celui de la veille, nous nous apprêtons à inaugurer notre série des folles nuits de Berlin. Les jeunes sont fous de joie !
Bernard leur donne des consignes de prudence et de sécurité. Retour au bus à telle heure et pas d'ivrognerie, ni de mauvais comportement.
Nous cherchons un cabaret sur le *Kudam*. Sur les conseils de jeunes militaires français nous nous rendons au *P.J. Club*.

Une boite Yéyé mais sans trop, c'est bien, vous verrez.

Prix d'entrée modique : 1 mark.
Lumière rouge, musique assourdissante, glapissements en anglais, suivis de slows à la musique langoureuse dans la demi**-**obscurité. Une occasion de nous serrer l'un contre l'autre. Je déteste les slows, mais là**,** c'est une aubaine, nous sommes en manque d'intimité.
Nous observons la faune qui nous entoure. Nous n'avons pas encore ce modèle là en France.
Grands gaillards aux longs cheveux jusqu'aux épaules, pantalons sombres à pattes d'éléphant, chemise sans cravate impeccablement blanche. Les filles en robe-sac de couleurs vives, jupes à mi-cuisses. Tout le monde parle anglais, un peu en français aussi.
Je danse quelques *letkiss* avec Marie et m'agite en cadence sur des airs de *Jerk* endiablés dont je me lasse vite. Guy et Bernard sirotent des bières dans de belles chopes de grés clair aux dessins bleus. J'y plonge les lèvres. Beurk ! Trop amer pour moi.
Le *letkiss*, importé de Suède, nous l'avons appris au bal de beaux-arts, cet hiver à Toulouse, c'est la mode aussi chez nous.

Nos jeunes sont par-là, mais la plupart ont filé ailleurs. Je vois Christian mon protégé. Il a oublié ses pilules et rigole avec les filles tout en picolant. Je luis conseille d'y aller mollo. Il me rit au nez, haleine empestée d'alcool. Du schnaps ! Si sa mère le voyait !
Pour la première fois de ma vie, je mets de la monnaie dans un flipper et m'entraîne à arrêter la bille d'acier. Je me fais draguer par un Yéyé blond qui parle un mauvais français. Oups ! Je retourne à la table conjugale.
Le bus nous attend à deux heures. Bernard fait l'appel. Manque deux garçons. On patiente. Les voilà ! Pas clairs du tout, ils ont picolé avec les militaires français.

Le 21 : le Mur de la honte

Ce matin, **r**endez-vous avec deux nouveaux guides. Nous sommes peu nombreux dans le bus : nos jeunes sont restés affalés sur les pelouses bordant l'auberge.
Edith**,** à la voix de crécelle, est chargée de nous emmener près du Mur.
Quartier sordide. Les immeubles qui le bordent ont des fenêtres murées pour éviter les évasions. Maisons en ruine où personne ne veut loger. Maisons neuves parfois aussi mais encore criblées de balles.
Estomacs noués, nous sommes en apnée.
Le Mur haut de quatre mètres est surmonté de barbelés. A l'Est plusieurs rangées de clôtures électrifiées lui font suite. Le sol est miné et des chiens policiers montent la garde jour et nuit. Entraînés aux combats à mort, ils ne connaissant qu'un seul homme : leur maître.
Miradors tous les cinquante mètres du haut desquels les *vopos* observent à la jumelle, mitraillettes aux bras. Atmosphère lourde.

Nous revenons bouleversés de cette visite.
Nicole pleure à gros sanglots. Je la réconforte. Le Mur n'est pas la seule cause de son chagrin. Hier soir, dans la lumière rouge du P.J. Club, Alain, très myope et imprégné d'alcool, lui a fait la cour, ils ont flirté et ce matin, au soleil, il l'a congédiée : pas assez belle pour lui… Ah les mecs !

L'après-midi, c'est le zoo qui est au programme. Peu motivés, les jeunes préfèrent traîner dans les bars. Certains nous suivent. Nicole se remet mal de son chagrin d'amour, elle n'a pas dormi de la nuit et se pend à mon bras.
Les animaux sont mis en scène dans un paysage qui semble naturel**.** Parc zoologique immense, et parcours trop long si on veut tout voir. Il fait chaud. Marie et moi nous délectons des glaces allemandes au nougat, de purs délices**,** tandis que Bernard et Guy s'enfilent des *wursts* grillées ; ces saucisses allemandes me dégoûtent.
Notre pique-nique ne vaut guère mieux : deux tranches de pain noir, tartinés d'une margarine made in USA à l'arrière-goût de pétrole, encadrent une tranche de salami et un morceau de fromage.
Nous admirons un rhinocéros albinos à la lourde démarche dandinante, une rareté. D'imposants ours bruns tournent dans des cages trop petites. Des otaries nous font spectacle.
L'attraction, ce sont les nombreuses espèces de singes qui jouent sur les rochers ou sur les arbres. Privilège, nous arrivons au moment du repas du gorille.
Un monstre noir à l'œil triste comme King Kong. Guy le mitraille et a du mal à me déloger de cette fascination. Le pauvre animal aux muscles puissants semble humilié. Il me supplie du regard. Si je pouvais, j'ouvrirai**s** la cage. Il doit sentir cette empathie et ne me quitte pas des yeux. Il me suit du regard quand je change de place…
Un gorille amoureux de moi, voilà qui est original !

A la nuit tombée, nous entrons dans une taverne proche, *l'Augustina Keller am zoo*.
Quelle soirée mes aïeux !
Nous sommes une quinzaine, les plus jeunes sont allés en boite. Les bières circulent, les choppes s'accumulent, se vident. Pour une fois, je trouve la bière agréable. J'ai la tête légère, gaie, insouciante. Nous chantons à tue-tête avec l'orchestre, dansons Letkiss et cha-cha-cha. Avec les militaires français nous entonnons :
A la Bastille, on l'aime bien Nini peau de chien…
Applaudissements nourris du public allemand qui raffole des chansons françaises.
Je saute en queue d'une farandole folle. Un monsieur, déjà mur, tient ma main.
- Fous êtes française, Mademoiselle, laissez-moi fous dire que fous êtes magnifique !

Un peu pompette, je prends une pièce d'un mark dans ma poche et la lui tend.
- Merci pour le compliment !

Le pauvre homme en est resté baba.
Guy m'a expliqué par la suite la cause de mon euphorie débordante : Bernard avait fait mettre un petit verre de schnaps dans ma bière !
Oh les vaches ! On ne m'y reprendra plus. Le lendemain : mal aux cheveux.

***Dimanche 22*.**
Nous avons droit à une demi-journée de repos qui sera celle aussi de notre chauffeur surmené, dans l'obligation de nous ramener chaque nuit entre deux et trois heures du matin, il manque de sommeil. Je comprends.
Marie et moi, logées au calme, faisons la grasse matinée jusqu'à onze heures tandis que Guy tape le carton avec Bernard et d'autres. Dans leur dortoir, impossible de roupiller le matin. Pourtant le dimanche la musique militaire leur a fait grâce jusqu'à sept heures, suivie des *Achtung ! Achtung !* ponctuant le règlement du jour.
Brrr… cette langue me donne la chair de poule. Et ces mots d'une longueur faramineuse…rebutants. Je dois être conditionnée par les nombreux films de guerre. Hélas, la musicalité de la langue teutonne n'est pas arrivée jusqu'à mes neurones.
A l'auberge : repas de midi amélioré.
Jour du Seigneur, jour de choucroute. On est pieux en Allemagne.

Cet après-mid**i,** maillot de bain et crème solaire. Nos guides nous conduisent à la Wansee, la petite mer berlinoise. Il fait très chaud, ça tombe bien.
Pour y arriver, nous traversons encore une forêt de sapin**s,** poumon vert de la ville, et les quartiers résidentiels avec jardins fleuris.
Entrée gratuite pour notre groupe. Les jeunes ont suivi, cette fois.
La wansee, d'un bleu pur, n'a presque rien à envier à la Méditerranée. Une grande plage de sable doré**,** entourée de verdure. Eau à 22°. Des voiliers la frôlent. Les baigneurs bronzés s'étalent sur le sable blond.
Marie et moi nous déshabillons dans la cabine des filles. Bernard et Guy s'offrent une cabine privée pour protéger caméra et appareils photo.
L'eau est bonne, les vagues légères. Nous nageons un peu. Ce n'est pas facile car il y a du monde : les dimanches de grosse chaleur les Berlinois aiment faire trempette.
Enclavés dans leur ville et dans l'Allemagne soviétique, je réalise qu'ils sont prisonniers.
Pour me sécher, je choisis l'ombre d'un arbre. Marie s'étale au soleil, elle tient à rentrer avec un joli bronzage pour montrer qu'on a eu beau temps. Nous rions, car ma belle-mère nous avait conseillé de prendre un manteau et un parapluie !

A six heures, nous sortons notre pique-nique : toujours le pain noir acide et la charcuterie fadasse.
Miracle, une pomme. Mon premier fruit allemand !

En rejoignant le bus, une nuée de guêpes vient sur moi. Je fais de grands gestes pour les éloigner. Représailles : je suis cruellement piquée. Le chauffeur se jette sur moi et me frictionne le bras avec une horrible pommade.

- Laissez-moi, vous allez répandre le venin !
- Ne soyez pas douillette, ma petite dame, j'en ai vu d'autres ! Votre mari doit vous faire pire que ça…

Et il continue son massage.
Résultat : un bras gonflé et douloureux qui aurait mérité plus de douceur : enlever le dard et un peu de glace. Ce que je fais pour Babette, piquée après-moi et qui a rapidement dégonflé.

Nous décidons de passer la soirée au Muncher, taverne bavaroise typique. Déjà le fou rire avec Marie en apercevant l'orchestre : des hommes très mûrs vêtus de culottes de cuir à bretelles qui leur arrivent au-dessus du genou. Hautes chaussettes à pompons, petits chapeaux, triple ventre et double menton de buveur de bière. Visage rougis par l'effort de souffler dans leurs instruments de cuivre.
Nous sommes chez les anti-yéyés !
Ils entonnent valses et marches joyeuses, ambiance fête de village. Le public est aussi âgé que les musiciens. Les hommes montent sur les tables pour entonner l'hymne à la bière que nous avons commencé à apprendre hier.
Ein Prosit, Ein Prosit der Gemütlichkeit !
Je ne sais pas ce que ça raconte, peu importe !
L'allemand en chantant, c'est plus digeste.
Comme les autres, nous montons sur les chaises, chopes à la main, braillant à pleins poumons. Attention, je ne bois plus de bière. Je fais semblant !
D'un œil, je surveille le petit Christian, il picole comme un trou et se moque de mes remarques. Sa mère ne va pas le reconnaitre !

Martinez, un des plus jeunes du groupe, poussé par les copains, s'est enfilé trois litres de bière. Il est complètement groggy, ne peut se tenir droit. Bernard et Pierre le soutiennent pour ne pas attirer l'attention des flics qui rodent partout. Ils le hissent dans le car.
Le jeune a roupillé un jour entier. Pas de séquelles, ouf !
Grisés par la liberté de cette vie nocturne berlinoise, ils nous échappent.
Le jour, nous en avons de moins en moins dans le bus. Bernard n'a pas l'air de se biler outre mesure. Pierre et Jacques, les deux jeunes responsables du groupe, un peu plus âgés que la moyenne, sont chargés de les surveiller.

Lundi : journée à Berlin Est
Passer à L'Est n'est pas une petite affaire.
L'autorisation a été demandée à l'avance et nous avons rendez-vous avec un guide qui aura l'œil sur nous, toute la matinée. L'après-midi nous essaierons de lui échapper pour déambuler dans la ville à notre guise. Notre guide d'origine russe est âgé et alerte. Il parle

un français très pur et dit son bonheur de promener des Français, il en a rarement l'occasion.
Tour de ville en bus.
Immédiatement nous constatons l'énorme différence entre le Berlin de l'Ouest animé et miroitant avec ses belles créations architecturales modernes, magasins débordants et tavernes chics et l'autre Berlin désert, froid et vide. Larges avenues tristes et grises où l'œil cherche en vain un coin de verdure où se reposer. Maisons délabrées par endroits, pas de fleur au balcon. Arbres et buissons dépérissent dans les rares jardins.
Pas besoin de faire un dessin pour comprendre pourquoi les Berlinois de d'Est ne rêvent que de s'échapper.
Pourtant, notre guide ne nous promène pas dans les coins les plus déshérités. Le contraste frappant entre les deux mondes frôle la caricature. Nous sommes aussi figés que le décor qui nous entoure.
Les jeunes ne bronchent pas.
Les commentaires du guide se bornent à l'histoire de la ville ; ils sont dépourvus de propagande mais les interdictions affluent. Il nous laissera quelques moments de liberté mais : défense de photographier (il gardera les appareils) et de poster du courrier (il s'en chargera). Ne pas s'éloigner du car.
Des enfants surgissent pour mendier. Il les chasse furieusement.
Halte devant le monument aux morts. Nous assistons à la relève de la garde. Pas de l'oie, ambiance plutôt sinistre qui nous donne bizarrement le fou rire. Les très jeunes enfants des écoles maternelles assistent à l'exercice. En rang, figés comme des statues.
Que leur a-t-on dit pour obtenir une telle immobilité ?
En passant devant le bunker où Hitler se serait suicidé, nous avons exceptionnellement le droit de tirer des photos. Les passant**s** regardent notre bus avec curiosité. Ils ne savent pas s'ils doivent répondre aux saluts des jeunes. Eux aussi restent figés.
La ville entière semble figée.

Nous nous dirigeons vers la plus grande avenue de la ville, la *Karl Marx Strasse*. Les bâtiments sont beaux, certes, mais blancs et froids. Rue quasi déserte. Comparé avec le *Kudam* ce sont deux mondes. L'Ouest riche et vivant, l'Est pauvre et morne comme dans les films d'espionnage. Presque une caricature.
Rares magasins mais imposante bibliothèque municipale. Une fresque gigantesque, hommage au peuple laborieux et à la mère Patrie, anime le mur d'un immeuble.
Nous croisons des nounous vêtues de blanc poussant ou tirant des poussettes géantes dans lesquelles sont installées une dizaine de marmots. Elles font le ramassage pour les conduire à la crèche.
Nous passons devant de nombreuses ruines : celles du théâtre de la ville, du Reichstag, des églises. Les plus beaux bâtiments de l'ancien Berlin sont ici, laissés dans l'état où la guerre les a mis.
Fin de matinée devant le mausolée de l'armée russe. Ensemble de constructions grandioses à la gloire des soldats tombés pendant la guerre. L'un d'eux protège un jeune un enfant qu'il porte dans ses bras.
La *Mère Patrie* est symbolisée par une émouvante paysanne russe dans une attitude de recueillement.

Nous devons repasser à l'Ouest pour rejoindre notre bus où nous attend le pique-nique, toujours aussi infâme.
Guy et moi, décidons de repasser la frontière l'après-midi, afin d'observer plus librement ce que nous pourrons apercevoir de la vie en RDA.
Après une bonne heure de queue, une inspection minutieuse de nos passeports, nous passons enfin. Nous devons échanger cinq mark Ouest par personne, contre l'équivalent en marks de l'Est.

Ces marks devront être entièrement dépensés. Tout est bon pour récupérer des devises de l'Ouest.
Nous empruntons la Friedrichstrasse à la recherche d'un magasin de souvenirs pour dilapider cette fortune car il n'est pas question de nous laisser repasser la frontière avec de la monnaie de l'Est dans nos poches.
Les vitrines sont rares, quasi vides.
Trois modèles de croquenots chez le marchand de chaussures et hors de prix. Plus loin une sorte de bazar : quatre stylos à bille, une petite brosse valent dix fois leur prix en France. Les magasins d'alimentation, sombres et peu accueillants sont quasiment démunis de marchandises. Le beurre est à 60 francs le kilo.
Recherche d'un bistrot… Rien de rien après une heure de marche.
Découragés, nous nous asseyons sur le banc d'un pauvre jardin public. Sur un autre banc, deux vieilles femmes chuchotent en nous lançant de brefs coups d'œil. A mon sourire, elles détournent le regard.
Face à nous, un *vopo* nous fixe en se dissimulant derrière un journal. On se croirait dans un film de James Bond. Le parapluie pliant, que je manipule machinalement, l'intrigue. Nous décampons.

Ouf ! un musée. Nous nous y engouffrons.
Entrée à un prix minime : 30 centimes. Il renferme une splendide collection d'art égyptien. Merveille. Sarcophages enluminés, momies mises en scène, masques mortuaires, statuettes. Un trésor. Nous tombons en admiration devant un buste de Néfertiti d'une harmonie à couper le souffle. Il a plus de trois mille ans. Le musée est presque désert. Seuls face à quatre mille ans d'Histoire pendant deux heures. Le rêve.

A la sortie, un vieil homme sympathique vend de jolies copies en plâtre couleur sépia de cette œuvre superbe. 30 mark**s**. Néfertiti a un air moderne qui ira bien avec nos meubles suédois. Nous la payons en monnaie de l'Ouest que le vieil homme accepte avec une joie non dissimulée.
A défaut d'appareil photos, nous achetons quelques cartes postales, aussi tristes que la réalité. Retour vers la frontière où une longue queue s'accumule.

Dans les immeubles limitrophes**,** des familles observent aux jumelles l'autre côté du mur où sont restés leurs proches. Familles séparées par la stupidité des hommes. Ce n'est pas sans me rappeler ce que j'avais observé dans mon enfance à la frontière basque.
Détresse.
Ambiance pesante. Nous avons hâte de sortir de là.
Policières méfiantes, la queue avance lentement. Elles observent les passeports à la loupe, interrogent les gens. Une femme pleure : sa coiffure a changé, la policière ne la reconnaît pas. Elle défait son chignon, laisse pendre ses cheveux que la douanière tiraille dans tous les sens, demande l'avis de sa collègue, délibèrent.
La femme doit attendre dans un coin. Au suivant !
C'est à nous, heureusement identiques à nos photos. Les yeux inquisiteurs font plusieurs aller et retour du passeport à notre visage.
Ouf ! C'est bon.

La monnaie maintenant. Néfertiti coûte plus cher que les dix marks de l'Est qui nous ont été attribués. La femme *vopo* rugit dans un mauvais français en s'emparant de l'œuvre d'art.

- Acheté ça avec monnaie étrangère ! Rendez la monnaie de notre République Démocratique ! Rien garder.

Guy dépose devant elle les 60 pfennigs Est qui nous restent. Nous avons beaucoup de mal à lui faire comprendre que nous n'avons plus un sou. Nous montrons nos achats de cartes postales, elle se radoucit et, dans sa grande bonté, nous laisse la petite monnaie.

- Pour bon souvenir de RDA !

Retour vers le futur, voici l'autre Berlin.
Notre auberge est un havre de paix. Nous passons la soirée à échanger nos impressions tout en jouant à la belote avec Marie et Bernard.
Le 24
Musique militaire dès sept heures, tout le monde hors des lits. Je me bouche les oreilles. Jamais je ne pourrai m'habituer à leurs glapissements.
Achtung ! Achtung !
Vite, à la douche collective avant que l'eau ne coule froide.

Ce matin le programme prévoit la visite du Tiergarten et du quartier Hansa. Immeubles modernes pleins de jolies trouvailles, petites maisons formant patio sans ouverture extérieures, jardins, verdure, ambiance joyeuse. Un tel contraste avec l'Est qu'on a peine à oublier.

Deux églises neuves que les Berlinois ont surnommé *la perceuse des âmes* et *l'index du bon Dieu*, cette dernière s'illumine de magnifiques vitraux, le mur de l'autel est une

mosaïque colorée. La première de forme ovoïde, très dépouillée. Un chemin de croix riche en couleur orne tout un mur.
Un tour au musée de la photo qui évoque la misère humaine. Cafardeux. Devant l'entrée trône une horrible statue mutilée que les Berlinois détestent et ont surnommé *la première victime de la Thalidomide*. On vient de découvrir que ce médicament anti nauséeux donné aux femmes enceintes depuis la fin des années cinquante a mutilé leurs enfants. Des milliers de bébés nés de par le monde avec des membres atrophiés ou manquants.

L'après-midi nous partons à l'assaut de la tour de la radio qui surplombe la ville à 150 mètres. Oups ! L'ascenseur ultrarapide décroche l'estomac**.** Berlin s'abaisse à nos pieds à grande vitesse. Le point de vue est magnifique sous le soleil ardent tempéré par un air vif. Nous survolons la ville avec ses parcs et ses lacs à perte de vue.
Attention à la descente, impression de sauter en parachute. Les jeunes hurlent de plaisir ou de surprise. Freinage sec à l'arrivée ! Boum !
Nous flânons dans les jardins colorés du bas de la tour, élégantes mosaïques.
Retour au bus.
Un des garçons du groupe, maigre, doux et pâlichon, tremble et pleure toutes les larmes de son corps. Les autres lui ont dit quelque chose qui l'a blessé. Mais quoi ? Il ne veut pas me le dire. Je le prends sous mon aile. Le gamin pleure, suffoque, ça tourne à la crise de nerfs. Il respire trop vite. Ne sait plus ce qu'il dit, s'étouffe, sur le point de perdre connaissance. Tout le monde donne son avis, appeler un médecin, l'emmener à l'hôpital. Dans ce cas-là garder son calme.
Il fait 40 degrés, l'atmosphère est accablante. Un coup de chaleur doublé d'une crise de nerfs se traite en urgence par le froid. J'écarte les badauds, m'approche d'une table où des gens sirotent je ne sais quoi. J'attrape leur carafe où nagent quelques glaçons.
- N'aie pas peur, baisse la tête, tu vas voir ça te fera du bien.
- Mais…

Je verse l'eau froide sur la nuque du gamin. Effet immédiat. Il hoquette, bloque sa respiration et retrouve illico son calme. Il me remerciera chaleureusement de mon traitement improvisé qui lui a rendu son souffle. Ne suis-je pas infirmière ?
Retour à l'auberge.
Je conseille au jeune d'aller s'allonger. Nous manquons tous de sommeil.

Après notre repas, toujours ces infâmes sandwiches qui nous écœurent, nous nous rendons au *Sport Palast* pour un spectacle insolite.
Publicité avant spectacle : le pain de blé noir que nous avons chaque jour au menu est présenté comme un mets succulent. Fous rires soutenus dans notre groupe.
Ce spectacle tchèque nous laisse pantois. C'est un savant mélange entre cinéma, théâtre, danse et acrobaties !
En sortant nous nous rendons au Muncher, taverne bavaroise dont la *cuite* de Martinez nous avait chassés. J'y déguste pour la deuxième fois une *goulaschsupe* très épicée qui relève l'estomac après les fades nourritures de ces derniers jours. Bernard et Guy savourent des saucisses pâles et un beefsteak enrobé dans une omelette agrémentée de salade sucrée…
Retour à l'auberge à deux heures.

Le 25

Réveil toujours en musique et tambour battant, ponctué d'annonces en allemand. Je ne m'y ferai jamais !
Nous avons rendez-vous avec notre guide pour visiter le Musée d'Etat de Dahlem dont la vedette n'est autre que… le buste de Néfertiti !
Celui-ci semble être une pâle copie de celui de l'Est, pourtant il porte un certificat d'authenticité. La collection égyptienne est pauvre. Les tableaux de Rembrandt, Botticelli ou Watteau sont des œuvres mineures de même que ceux du Greco qui nous ont paru bien fades comparés à ceux que nous avions admirés au Prado de Madrid lors de notre voyage de noces.
Par contre, la collection d'art primitif sud-américain est superbe**.** Momies, bijoux, objets familiers et reconstitution d'un temple Inca. Belles salles aussi consacrées à l'Afrique noire, merveilleuses capes de plumes de perroquets, multicolores, tenues des grands chefs.

L'après-midi nous arpentons le château de Charlottenbourg en partie détruit pendant la guerre et pillé. Peu de mobilier. Le principal intérêt de la visite, pour le groupe de jeunes, tient dans la paire de chaussons de feutre qu'on nous a fait enfiler à l'entrée pour épargner les beaux parquets de marqueterie. Glissades et chahut : les garçons essaient de faire chuter les copines en marchant sur l'arrière de leurs patins trop grands : taille 43 pour tout le monde !

Folle soirée au *Burger Keller* dans les sous-sols d'un bel immeuble du Kudam. Décor soigné, ambiance sympathique. Nous rencontrons un groupe de Français avec lesquels nous entonnons des chansons boire.
Chevaliers de la Table Ronde, goûtons voir si le vin est bon …
La serveuse nous dit de nous calmer, ça ne fait qu'exister encore plus la tablée !
Jeanneton prend sa faucille, Pour aller couper des joncs…
L'orchestre nous dédie une chanson allemande, nous demandant de la reprendre avec eux. Nous ne la savons pas, mais qu'importe, toute la tablée braille des paroles approximatives.
Guy et moi dansons notre premier tango allemand, tango amoureux… et bien sûr le *letkiss*, la danse de l'année !

Nous sommes venus par le *Us Bhan*, ce métro dont les lignes passent par l'Est. Pas question de descendre à certaines stations **:** les *vopos*, armes au poing, veillent sur les quais, de quoi refroidir l'ambiance. Mais nos jeunes sont déchainés. Ils dansent le letkiss à trois heures du matin dans le couloir du métro, sous l'œil impassible des policiers.
Le *Us Bhan* est géré par l'Allemagne soviétique.
Pour rejoindre le centre-ville, depuis notre auberge, il faut changer à l'Est et c'est compliqué. Les couloirs sont balisés par la police, pas question de rigoler. Les jeunes qui dérapent se font réprimander. Ambiance tendue, nous marchons vite. Les Berlinois de l'Est n'osent même pas lever les yeux sur nous.
Nous avons assisté à des arrestations très musclées.

Le 26 : conférence à l'Hôtel de ville
C'est notre dernier jour à Berlin. Nous sommes attendus ce matin pour un film**-**conférence à l'Hôtel de ville pour évoquer les problèmes politiques et économiques allemands. Cette fois le chauffeur a été prié de rester dans le car. Il l'a pris en ricanant.

Nous avons battu le rappel pour que les jeunes soient tous là et correctement vêtus !
Pas facile… Ils nous échappent de plus en plus, copinant avec les soldats français et buvant plus que de raison.
Le conférencier est habile et parle un français raffiné.
Projection des images déchirantes autour du mur au moment de sa construction et après. Les plus matures de nos jeunes sont proches du communisme et mettent en doute certains commentaires. Le conférencier garde son calme et explique.
Midi. Nous posons sur les marches pour la photo souvenir.

L'après-midi est libre pour préparer notre départ. Nous reprenons le *Us Bhan* pour aller faire du lèche-vitrine et acheter quelques menus cadeaux pour la famille, au *Ke-de-we*, le plus grand magasin de la ville.
Vers quatre heures nous nous rendons au coin restau. Ici on mange à n'importe quelle heure : le repas du soir c'est entre quatre et six heures. Nous y dégustons des saucisses au curry accompagnées d'un *apfelsaft* (jus de pomme), ma boisson préférée. Promenade dans la ville : Guy et Bernard font des photos de nuit.

Belle soirée au *River boat* une boite paquebot du Kudam, au cinquième étage d'un immeuble ultra moderne. Cinq salles emménagées comme un navire de luxe du 19e siècle. Lumières orangées reposantes et flatteuses. Parquet ciré, hublots cernés de cuivre reluisant. La salle que nous avons choisie est d'époque, un gramophone y distille une musique douce. Nous changeons de place pour la musique yéyé, dans une autre c'est du rock. Il y en a pour tous les goûts.
Les jeunes qui ont noué des relations flirtent sans retenue. C'est notre dernier jour dans la ville.

Le chemin du retour

Nous quittons Berlin et notre auberge sous un magnifique soleil, déjà très chaud en ce début de matinée.

Contrôles frontaliers et entrée dans le couloir international environ 100 km avant de repasser la frontière de l'Est. Cette fois nous avons préparé nos listes et ne mettrons que deux heures pour rejoindre l'Ouest. Nouveau contrôle des passeports et de la monnaie. Nous devons vider nos poches. Fouille du bus dans tous les sens.

A cinq heures**,** nous sommes à Hanovre. Auberge de brique**s** roses, bassin et jet d'eau accueillants.

Hélas, le führer est le pire que nous ayons rencontré.

Le règlement détaillé nous est lu en allemand, traduit à la va vite par Alain qui se fait réprimander car il résume en une phrase tout un paragraphe.

Lumières éteintes à dix heures et portes fermées. Pas d'escapade nocturnes dans la ville.

Agréables dortoirs neufs où je m'endors dès notre arrivée tandis que Guy va se promener avec Bernard.

Repas et promenade digestive, il fait plus frais ici. Nous visitons le Palais des sports et assistons à un tournoi de tennis de table. Au lit par force à dix heures comme de bons petits Allemands après une douche plus ou moins collective et à peine tiède.

Le 28

Réveil six heures par une musique douce qui nous surprend agréablement.

Arrivederci Roma, good bye et au revoir…

Copieux petit déjeuner à l'allemande : sorte de café au lait, œufs durs et margarine avec pain noir.

Direction Cologne.

Nous traversons une région industrielle prémices de la Ruhr, extraction de la houille à grande échelle, aciéries. Halte dans une petite ville toute noire pour le ravitaillement des estomacs qui crient famine.

Après ce séjour berlinois où nos jeunes ont fait la fête la moitié de la nuit, ils sont affamés et assommés par le manque de sommeil.

Dans le bus, tout le monde roupille. Il fait très chaud.

Nous installons nos gamelles et réchaud dans une aire de pique-nique fleurie de rosiers. Encore des petits pois avec du petit salé.

Entrée à Cologne à quatre heures. Jolie ville très animée. La cathédrale gothique qui élance ses flèches vers le ciel est d'une beauté à couper le souffle. Par ce beau soleil, la nef est illuminée par les couleurs vives de ses vitraux magnifiques.

On remonte dans le bus direction Düsseldorf où nous dormirons. Auberge agréable en bordure du Rhin. Ici on peut se coucher tard à condition de payer un mark d'amende.

Promenade romantique, main dans la main, sur les bords du fleuve au clair de lune. L'air est d'une douceur infinie.

Nous rejoignons les dortoirs vers onze heures après une douche glaciale qui nous fouette le sang.

Le 29

Levés à six heures pour admirer les châteaux du bord du Rhin que nous longeons pendant cent kilomètres. Paysage de rêve.

Le fleuve coule calme et large entre les montagnes. Les paysans cultivent leur vigne en étages sur les coteaux, ramenant la terre dans des hottes. Chaque méandre du fleuve emmène un nouveau décor et un nouveau castel qui semble tiré d'un conte. Edifiés sur des iles rocailleuses ou sur les flancs d'un piton rocheux, ils paraissent inaccessibles.
Les jeunes sont devenus marmottes. Il faut les réveiller pour qu'ils daignent admirer ces merveilles. Ils ouvrent un œil et le referment.
Midi : nous arrivons à Bacharach adorable petite ville nichée entre deux collines, surplombant le fleuve, maisons typiques fleuries. Après la halte repas, nous visitons les lieux et y dépensons nos derniers marks.
A Sarrebruck le chauffeur ne trouve pas la frontière. Bernard prend la carte et le guide. Il nous avait déjà fait le coup en sortant de Berlin, se dirigeant droit vers la Pologne, sourd aux remarques de Bernard. Quand nous avons vu Varsovie annoncé à 60 kilomètres, il avait bien voulu faire demi-tour… en ronchonnant !
Finalement c'est un passant complaisant qui nous indiquera la bonne direction.
Il faut à nouveau payer aux douaniers les 300 francs forfaitaires pour les autoroutes.
Ils inspectent le bus d'un œil fouinard.
Il est neuf heures du soir et Il fait très frais quand nous arrivons à Nancy où un établissement municipal doit nous accueillir pour la nuit. C'est un château pas facile à trouver et … ils ne servent pas de repas.
Demi-tour vers la ville**.** La galère pour trouver un restaurant acceptant cinquante personnes. Nous atterrissons au buffet de la gare où, à la demande générale, nous commandons beefsteak et frites. Accueil avec des cris de joie unanimes.
Ah la bonne viande française qui change du bouilli allemand !
Et le pain blanc si croustillant !
Le garçon secoue la tête, pensant avoir affaire à une bande de dingos.
Bernard commande du vin rouge pour tout le monde. Incroyable ce que ce breuvage, pourtant ordinaire, nous dynamise soudain.
Mon jeune protégé s'en enfile plusieurs verres et se met à débiter des paillardises dont nous ne l'aurions jamais cru capable. Nous prenons notre temps, chantons, plaisantons et finissons la soirée par un tour de ville rapide.
Nancy ville morte et triste, froideur d'une place St Stanislas entourée d'imposantes grilles dorées. Ah la douceur de Toulouse et de notre Capitole ! Nous devenons chauvins.
Nous rentrons vers minuit. La discipline germanique a pris fin. Ouf !

Le 30 et le 31 août
Nous passons par Dijon. Arrêt et petit tour de ville pour faire des provisions. Dégustation de gros sandwiches au bon pain de France.
Le soir, Guy et moi partageons enfin la même chambre. Nous savourons ce bonheur.
Le lendemain, nous reprenons le bus certains avec un brin de nostalgie. Les amoureux qui ont noué des idylles de vacances s'étreignent sur la banquette du fond.
Il y a eu des larmes, des déceptions et des jalousies, la vie !

Méditerranée en vue.
Cette fois, pas question de nous laisser voler la baignade qui nous avait été refusée.
Allez ! Tous en maillot ! La plage de Sète est magnifique, l'eau semble frisquette mais nous nous roulons dans les vagues avec délice.

A dix heures du soir, nous arrivons à Toulouse pour y savourer la douceur des bords de la Garonne.

Longtemps nous garderons les images de cette ville coupée en deux par la folie des hommes et les conséquences de deux guerres mondiales, aussi inutiles que meurtrières, tout en mesurant notre chance de vivre dans un pays en PAIX.

Vue de l'Est : le ramassage des crèches